L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 20 JUILLET 1891. — 64ème Année.

Dufour & Bonnet. Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 20 JUILLET 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, à la Bourse des Encanteurs—Vingt actions de $100 chacune du fonds capital de la New Orleans Commission Company ; aussi à son entrepôt, rue Ste-Anne, près Chartres, un lot assorti de meubles de maison.

Le statu quo en Europe.

Depuis que l'opinion publique s'occupe du renouvellement de la triple-alliance et des relations, encore plus ou moins obscures, de l'Italie avec l'Angleterre, on n'entend parler que de *statu quo*. C'est pour maintenir l'équilibre européen contre toute entreprise qui pourrait compromettre la paix générale, que les trois puissances du centre consacrent de nouveau la ligue qu'elles ont formée ; c'est pour défendre l'équilibre méditerranéen que l'Angleterre promet à l'Italie, et probablement aussi à l'Autriche, l'appui éventuel de ses flottes. On manifeste ainsi partout un profond désir de ne rien changer à ce qui existe et de se garantir mutuellement tout ce qu'on possède à un titre quelconque.

Parbleu ! —s'écrie la *Liberté*—nous comprenons parfaitement ce désir. L'Allemagne et l'Angleterre, qui mènent, l'une hautement, l'autre secrètement, cette coalition défensive, ont toutes sortes de raisons pour agir comme elles le font. *Beati possidentes*, a dit l'Ecriture. A Londres, ni à Berlin, on ne veut pas que quelqu'un puisse toucher aux possessions que la guerre heureuse et la diplomatie habile ont eu la chance de donner aux Anglais et aux Allemands. Le *statu quo* méditerranéen, c'est, pour les premiers, la garantie de leur domination en Egypte ; le *statu quo* continental, c'est, pour les seconds, la garantie de leur conquête en Alsace et en Lorraine. C'est même, pour l'Autriche, la garantie qu'on la protégera, au besoin, contre les menaces de l'irrédentisme italien à Trieste et dans le Trentin. On s'explique aisément l'intérêt qu'ont ces diverses puissances à consolider, l'une à l'égard de l'autre, une sorte d'assurance mutuelle pour se prémunir, autant que possible, contre toute éventualité funeste.

Ce qu'on s'explique moins, c'est l'intérêt qu'a eu l'Italie à la consécration solennelle du *statu quo*. On ne voit vraiment pas ce qu'elle y gagne ; on ne voit que ce qu'elle y perd.

Elle s'engage à aider l'Allemagne à conserver les provinces conquises sur la France ; elle s'engage à assurer la permanence de l'occupation anglaise sur les bords du Nil ; mais que lui garantissent ses alliés, en revanche ? Rien, absolument rien. Au contraire, le *statu quo*, qui est la base de leur alliance, lui enlève ses espérances d'agrandissement et sanctionne même les droits qu'elle avait plus ou moins d'intérêt à contester à d'autres puissances.

Toutes ses aspirations tendaient à s'emparer de la Tripolitaine, et l'on sait avec quel soin jaloux elle surveille, depuis longtemps, les moindres mouvements de la France sur la frontière de cette province ottomane. Le *statu quo* lui garantit sans doute que la France n'envahira pas le territoire tripolitain ; mais il lui interdit en même temps d'y diriger ses visées, sans quoi que deviendrait l'équilibre méditerranéen ? Bien plus, le *statu quo*, c'est évidemment la reconnaissance formelle de notre situation en Tunisie ; c'est la garantie implicite de l'annexion de Nice et de la Savoie contre toute entreprise des gallophobes italiens, de même que c'est, d'un autre côté, l'abandon définitif de toute prétention sur les territoires italiens de l'Autriche.

Ah ! les alliés de l'Italie se sont fait la part belle, mais ils la lui ont faite bien médiocre. Il est vrai qu'elle s'est assuré leur concours pour les cas où elle serait attaquée par la France ; mais c'est une assurance plus que platonique. Elle peut rester bien tranquille ; la France ne l'attaquera jamais, ni par terre ni par mer, pas plus qu'elle ne rêve la conquête de la Tripolitaine.

Le *statu quo* consacré profite donc à tout le monde, excepté à l'Italie. Si elle n'a pas trouvé d'autre avantage, encore inconnu, dans le renouvellement de la triple alliance, franchement il y a lieu de la plaindre plutôt que de la féliciter.

Mais que faut-il dire de ses alliés qui se font garantir ainsi ce qu'ils ont pris de force ou de ruse et qui proclament, avec toutes sortes de protestations pacifiques, qu'ils n'ont d'autre but que d'assurer l'équilibre de l'Europe contre quiconque voudrait le rompre ? C'est bien là le langage des conquérants ; mais est-ce celui de la justice et de la vérité ?

Cet équilibre européen, qui donc l'a brisé ? N'est-ce pas l'Allemagne, en s'emparant brutalement de l'Alsace et de la Lorraine ? Cet équilibre méditerranéen, qui l'a anéanti ? N'est-ce pas l'Angleterre, en s'installant souverainement en Egypte ? O éternelle comédie des ambitions humaines ! On ne respecte aucun *statu quo* quand il s'agit de mettre dans sa poche le bien d'autrui ; puis, on l'a pris de force, on veut faire respecter le *statu quo* qui en assure la paisible possession. Ce peut être de la politique et de la diplomatie, mais est-ce bien de la morale ?

Un libertin fit son testament. Suivant la formule, il y mit ces mots : "Premièrement, je donne et lègue mon âme à Dieu."

Aussitôt du plaisant de s'écrier :

—Oh ! je crains bien que Dieu ne renonce à la succession !

Sur le boulevard :

—Tiens ! je te croyais marié.

—Non, la chose n'a pas eu de suite.

—Oh ! qui est-ce qui a rompu, elle ou toi ?

—C'est son père.

—Comment cela ?

—Il s'est ruiné.

Fragment de conversation :

—J'ai le cerveau fatigué ; j'ai besoin de repos.

—Vous vous occupez de travaux de tête ?

—Oui ! je suis coiffeur !

On lit, dans un roman d'observation : "A la vue d'Henriette, le vieillard s'émut ; sa voix tremblait comme la main d'un petit enfant !...."

Le sergent à une recrue, après une série de mouvements mal exécutés :

—Positivement, vous êtes stupide. Est-ce que vous êtes tous comme ça dans votre famille ?

—Oh ! je n'ai qu'un frère, et il est encore plus idiot que moi.

—Vraiment ! Que fait-il donc, ce bêta ?

—Il est sergent.

Un mot de philanthrope.

M. Maxim, l'inventeur de la mitrailleuse, travaille, en ce moment, à une machine volante.

—J'espère, dit-il, pouvoir verser une demi-tonne de nitro-glycérine sur une ville, sans qu'on sache d'où cela viendra. Et je compte ainsi transformer la face du monde.

Douce perspective !

Entre collectionneurs.... méridionaux :

—Voici une table que j'ai dénichée l'autre jour, à l'hôtel des Ventes ; je suis sûr qu'elle a près de quatre cents ans.

—Bah ! Ce n'est rien, répond l'autre ; moi qui vous parle, j'ai une table grecque qui a plus de deux mille ans !

—Vraiment !

—Oui, la table de multiplication.

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

PREMIÈRE PARTIE.

Le drame de Pierre-Bénite.

(*Suite.*)

Tout avait marché selon les prévisions de son calcul infernal.

André Chédoine,—qu'il avait poussé aux plus folles prodigalités, qu'il avait livré à tous les plaisirs qui énervent et qui ruinent, qu'il avait conduit à la honte avec une persistance véritablement satanique,—André Chédoine avait été la cause d'une série de désastres, dans lesquels sombra la fortune de la maison.

Le père du jeune homme s'aperçut tout d'un coup avec terreur qu'il était ruiné, qu'il n'avait plus rien, qu'il ne pouvait pas tenir ses engagements qui étaient tout son honneur, que sa signature serait protestée, que c'était la faillite !

Le malheur s'était abattu sur sa maison et, pareil à une bourrasque, il faisait tout s'écrouler d'un coup !

L'industriel était anéanti, prêt à faire le sacrifice de sa vie plutôt que de subir la honte, quand on lui annonça la visite de M. de Givres.

Le comte Raymond était ému : il s'agissait de la seule passion qui eût tenu sa vie.

—Monsieur, dit-il à Chédoine, je sais votre situation, et je veux vous faire connaître immédiatement le but de ma visite. J'aime votre fille, je l'aime de toutes mes forces, de toute mon âme, plus que tout. Je suis libre, je viens vous demander sa main : je suis riche, et je lui constitue une dot qui lui permettra de vous sauver de la faillite, qui demain flétrira votre nom.

—Mais, s'écria Chédoine ma fille est fiancée !

—Je ne l'ignore pas, Monsieur, mais ma proposition reste la même. J'aime Mlle Solange d'un amour qui ne discute pas.... Réfléchissez.

Et le comte de Givres, froidement, se retira, laissant Chédoine sous le coup d'une émotion mêlée de surprise.

A ce moment, Solange entra : préoccupée de l'angoisse de son père, redoutant de sa part une décision funeste, elle le surveillait, prête à accourir vers lui et l'empêcher de se tuer.

—Tu vois cet homme qui vient de sortir, lui dit son père ; eh bien ! il a appris le malheur qui nous frappe, il sait que je me débats au milieu des désastres, il sait dans quel abîme nous a jeté ton frère, et il t'offre une partie de sa fortune si tu veux l'épouser.

La jeune fille blêmit.

—Mais, demanda-t-elle, est-ce que je ne suis pas promise à Adrien Forance ?

—C'est ce que j'ai répondu, dit M. Chédoine.

Solange demeura rêveuse un instant. Puis, elle eut une sorte de sanglot et des pleurs vinrent à ses yeux. Elle se fit alors raconter par son père quelle était l'étendue de sa ruine, quelles devaient en être les conséquences : elle voulut tout savoir.

Puis, après avoir embrassé le malheureux, elle se retira dans sa chambre.

Le soir était venu ; un silence profond régnait.

Solange se mit à sa fenêtre, rêva, pleura ; son sein se soulevait nerveusement, par secousses ; elle étouffait.

Le nom de M. de Givres revenait sans cesse à ses oreilles, comme s'il eût été prononcé à haute voix, et elle voyait nettement celui qui le portait. Bien des fois, depuis quelques mois, elle l'avait aperçu dans le monde. Elle avait été effrayée de la fixité avec laquelle ses yeux la regardaient, et, maintenant, elle comprenait pourquoi un frisson de peur la saisissait dès qu'elle le rencontrait dans les salons où la conduisait son père ; elle avait le pressentiment de ce qui devait arriver.

Donc, elle était maintenant sa proie. Son père, qu'elle aimait par dessus tout,—n'ayant pas connu sa mère,—serait perdu si elle ne consentait pas à être à M. de Givres !

Elle était prise dans le cercle fatal qu'avait tracé cet homme autour d'elle et que, chaque jour, avec persévérance, alors qu'elle, la malheureuse, n'y songeait pas, il avait rétréci de plus en plus pour l'enserrer tout entière....

Quelle nuit de tortures ce fut pour Solange Chédoine que celle où elle décida de se sacrifier !

Cependant, le lendemain matin, quand elle vint vers son père, elle avait fait disparaître de son visage toutes les traces de souffrances.

—Tu sais, dit-elle, c'est entendu ; j'épouse M. de Givres.

Elle semblait gaie, la brave enfant !

—Mais c'est impossible, lui dit son père. Tu es fiancée. Et Adrien Forance ?

Solange avait tressailli à ce nom aimé, mais elle reprit vite son empire sur elle.

—Adrien comprendra, dit-elle, et il m'approuvera. Je lui ai écrit tout à l'heure que je ne m'appartenais plus, que je me devais à mon père. Il en souffrira, puisqu'il m'aime, mais il ne pourra pas m'en vouloir.

Solange faisait un violent effort sur elle-même pour parler avec calme ; sa voix tremblait ; tout en elle était frémissant ; elle se sentait chanceler.

Son père la serra contre son cœur.

—Ah ! ma chère petite, s'écria-t-il en pleurant, je t'ai donné la vie, mais tu me rends l'honneur !

Ayant résolu son sacrifice, Solange voulut presser les choses. Qui sait ? peut-être craignait-elle de n'avoir pas force suffisante pour aller jusqu'au bout, si elle laissait à son amour le temps de reprendre son empire. Maintenant, elle était soutenue par la grandeur du dévouement, *secours* de son père, mais, demain, est-ce que son cœur, plein du souvenir de son fiancé, ne parlerait pas plus haut que sa raison ?

—Tu vas faire prévenir M. de Givres, dit-elle, qu'il peut venir prendre ma réponse.

Quelques instants après, le comte Raymond accourait.

Solange, très-pâle, une flamme dans les yeux, vint vers lui et, résolue, elle lui dit d'une voix calme :

—Mon père m'a dit que vous demandiez ma main, monsieur. Je vous l'accorde.

Le comte de Givres la couvait d'un œil ardent ; tout le feu dont il brûlait pour elle s'était allumé ; l'amour qu'il avait maîtrisé jusqu'ici dans son cœur en surgit tout à coup, violent, terrible, absolu.

—Je suis votre fiancée, Monsieur, reprit Solange en tendant sa main au comte, qui, l'élevant à ses lèvres, l'effleura d'un souffle chaud.

Une fois le mariage décidé, Solange et de Givres furent d'accord pour qu'il eut lieu rapidement.

De Givres avait hâte de prendre celle qu'il convoitait depuis si longtemps.

Solange, elle, redoutait qu'Adrien Forance, dont elle connaissait pourtant le noble cœur, ne répondît à sa lettre par des plaintes, des supplications, qu'il ne l'adjurât de rester sienne, et elle comprenait bien qu'alors il lui serait impossible de s'immoler comme elle allait le faire.

Quand le comte de Givres reçut la dépêche que lui avait adressé sa sœur, son mariage était fixé au lendemain.

Il s'était contenté d'écrire au château une lettre à Edmée, dans laquelle il lui apprenait son union avec Solange Chédoine, lettre très courte et qui, pour cause, était restée sans réponse.

Lorsque Mme de Someville eût lu le télégramme de son frère, elle se sentit prise presque de haine contre lui. Sa fille disparue, son beau-frère mort, rien ne le touchait ! Il restait à Paris, au lieu d'accourir à Blancheville. Alors, malgré la douleur profonde dans laquelle elle était abîmée, au moment où l'on allait faire la levée du corps de M. de Someville et le rendre au cimetière, elle se sentit soulevée d'indignation contre cette brutale conduite, cette sécheresse de cœur qui essayait de se dissimuler sous les mots hypocrites d'une fausse douleur.

Tous les hommes qu'on avait requis pour faire des recherches, afin de trouver Edmée, étaient revenus sans avoir rien trouvé.

Cependant, un employé de la gare de Châlons, où l'on avait télégraphié, raconta qu'il lui semblait avoir vu, au premier train du matin, une jeune dame, pâle, étrange, paraissant malade et surtout égarée, qui marchait comme une somnambule.

—Elle a dû prendre un billet pour Mâcon, disait-il.

Edmée avait, en effet, pris le chemin de fer à la gare de Châlons.

Elle s'était présentée au guichet avec une pièce d'or à la main.

Machinalement l'employé lui avait demandé :

—Pour Mâcon ?

Elle avait répondu :

—Oui.

Il lui avait remis un billet et de la monnaie, sans voir, de derrière le grillage, l'étrange physionomie de la voyageuse.

A Mâcon, Edmée était descendue du train.

Elle sortit de la gare, et marcha droit devant elle ; elle arriva au quai, traversa le pont sur la Saône, entra dans une boulangerie de Saint Laurent, et demanda du pain qu'elle paya encore d'une pièce d'or, en oubliant de reprendre sa monnaie.

La boulangère dût lui courir après dans la rue pour lui rendre son argent.

Edmée la regarda sans mot dire, et la boulangère, en rentrant, étonnée de ce regard, dit à son mari, qui sortait de son fournil les mains empâtées et tout blanc de farine :

—Ce doit être une folle qui s'est échappée ; il faudrait peut être prévenir la gendarmerie qui la reconduirait ?

—Peuh ! dit le boulanger, laisse donc courir ! On ne sait jamais ce qu'on fait quand on se fourre dans des histoires comme ça ! Tu as bien assez à faire à vendre ton pain !

Edmée s'en allait vêtue comme elle l'était lorsqu'elle s'était enfuie du château.

Elle voyait véritablement devant ses yeux éblouis quelque chose qui marchait devant elle et qui l'attirait, car, indifférente à tout ce qui l'entourait, son regard souriait à l'azur, comme on sourit heureusement à l'appel d'un être aimé.

Cependant, à l'entrée d'un village, comme elle s'approchait d'un enfant pour le caresser, ce dernier, effrayé, s'enfuit en criant, et la mère apparut pour le défendre, et, tout de suite se mit à crier des injures. Edmée l'écoutait, toujours avec le même sourire et le même regard perdu. Alors, la paysanne fut à son tour troublée par l'allure de cette folle, qu'elle s'empressa d'aller signaler au maire.

Le maire fit arrêter Edmée et l'interrogea, mais à toutes les questions, elle répondit des choses bizarres et sans suite, disant toujours :

—Je dois marcher, il faut que j'aille là-bas, là-bas, bien loin, où mon bien-aimé m'attend.

Le maire la conduisit alors à la brigade de gendarmerie la plus voisine.

Là, on lui fit subir sans plus de succès le même interrogatoire.

Il était tard dans la soirée, et le brigadier de gendarmerie donna l'ordre d'enfermer Edmée, mais comme elle avait un air très doux et très bon, il commanda qu'on mit sur le lit de camp deux matelas pour qu'elle pût se reposer.

Depuis qu'elle avait traversé la Saône, elle était en Bresse, et ce fut pour la conduire à Bourg qu'un gendarme vint la prendre le lendemain.

Au Parquet de Bourg, on ne sut qu'en faire.

Elle n'avait rien sur elle qui donnât quelques indices de son identité ou de l'endroit d'où elle venait. Il n'y avait pas moyen d'en tirer un mot. Que faire ? On ne pouvait pas, cependant, l'arrêter et la condamner pour vagabondage !

Tout en elle disait qu'elle était d'une classe élevée de la société.

Elle était belle, la pauvre folle, et sa peau délicate et ses attaches fines démontraient assez l'élégance de son rang.

C'était une malade qui n'avait rien à voir avec la prison.

Il fallait s'adresser à l'Administration préfectorale, qui la mettrait dans un Asile, en attendant qu'on vint la réclamer.

Car, à cette heure toute une famille devait être dans l'angoisse et se livrer aux recherches ; il faudrait, d'ailleurs, télégraphier de tous les côtés ce signalement d'un jeune fille folle, qu'on avait trouvée errante sur les routes en rase campagne.

Edmée se laissait conduire partout, sans résistance, sans observation.

A la Préfecture, cela n'alla pas tout seul. Etait-elle du département ? Où était sa famille ? C'était très important car, disait le méticuleux employé, s'il fallait recueillir tous les fous du monde, les ressources budgétaires du département ne seraient pas suffisantes !

Allait-on donc laisser cette malheureuse dans les rues ou la remettre en prison ?

Le gendarme qui l'avait amenée ne consentirait pas à la ramener avec lui. Il était parti, d'ailleurs. Il l'avait passée en consigne à ses collègues de Bourg ; puis, il avait refilé sur sa résidence.

—Il est évident, dit un employé en regardant Edmée en dessous, qu'elle est d'une famille riche, qui payera grassement après l'avoir retrouvée. Il faudrait la conduire à la Madeleine. Ils la prendront là bas, car elle a grand air et ça pourrait leur rapporter gros.

On la conduisit à l'Asile de la Madeleine, qui est une propriété de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph.

La directrice n'eut pas l'air enchantée tout d'abord, mais, après une inspection sommaire de la malade, elle changea d'avis et comme l'avait prévu l'employé de la Préfecture, dit d'un air doucereux :

—Si cette pauvre enfant n'est pas réclamée, nous la garderons ; ce sera une bonne œuvre qui nous sera comptée.

C'est ainsi qu'Edmée de Givres fut recueillie par charité dans une Maison de folles.

Soit que l'Administration, débarrassée, n'eût pas songé à signaler l'arrestation d'une jeune fille inconnue, soit que Mme de Someville, profondément éprouvée, malade, brisée, ne pensât pas à tout, Edmée fut oubliée là.

Les religieuses avaient résolu de la soigner d'abord, de la guérir peut être, ou tout au moins de mettre un peu de lucidité dans ce cerveau enveloppé de ténèbres, et d'obtenir ensuite tous les renseignements qu'elles désiraient.

Edmée vivait dans une inconscience absolue de l'état dans lequel elle était, de l'endroit où elle se trouvait.

Elle était toujours souriante, avec ses gestes doux et son regard d'illuminée candide....

Elle paraissait morte au monde qu'elle avait oublié, et ne vivait que dans l'extase, dans cette nuée rose et bleue où l'avait transportée son rêve quand elle était venue se réfugier chez sa tante, dans ce paradis, disait-elle, où elle avait retrouvé sa mère qui avait béni son amour.

Les religieuses de la Madeleine et les médecins la laissaient vivre tranquille, avec des libertés que n'avaient point les autres, qu'il fallait surveiller.

Bientôt les manifestations extérieures de sa grossesse furent très évidentes.

Alors, on supposa qu'il devait y avoir dans cette folie, dans la vie de cette pauvre créature qui avait conservé, à ne pas s'y tromper, des façons d'aristocrate, un drame d'amour.

Elle grandit encore pour son entourage de ce mystérieux prestige de l'inconnu, et les religieuses la trouvèrent, après cette marque ineffaçable du péché, plus pitoyable encore.

On ne la garda pas à la Madeleine, qui était trop triste avec ses hauts murs à l'entrée de la ville et tout près du tumulte de la gare.

On la transporta dans une maison qui était une dépendance de la Maison-Mère, et qui était située en pleine campagne, à la place des restes d'une abbaye des champs, au milieu des prés, avec des jardins et des fleurs, tout près de la forêt de Seillons, dont on entendait comme la musique sous le frémissement du vent dans les feuilles.

Elle fut là comme à Bourg et laissée aussi libre.

Elle se promenait dans les allées du jardin, s'agenouillait près des bosquets de fleurs qu'elle sentait et qu'elle caressait, avec lesquelles elle causait comme avec des amies ; et d'une jolie voix un peu étrange comme tout ce qui venait d'elle, elle chantait des chansons enfantines, des berceuses qui échappaient des replis lointains de sa mémoire.

Un jour, elle se promenait comme d'habitude. C'était à la tombée de la nuit, et la religieuse qui la faisait rentrer n'était pas venue encore. Au fond du jardin, elle trouva une porte ouverte sur les prés d'alentour ; elle sortit et comme naguère, quand elle avait traversé la Saône sur le pont de Mâcon, elle marcha droit devant elle.

Toute cette campagne, qui appartenait à la communauté religieuse, était déserte ; il n'y avait pas un village, pas une ferme, pas une maison de paysan.

Edmée marchait et la nuit tombait vite.

Ce était à la fin de l'automne : le souffle du vent avait augmenté, depuis que le soleil s'était couché, en un flamboiement de forges au fond de la plaine immense comme une mer.

Les feuilles jaunies des arbres s'éparpillaient en l'air, ou bien étaient emportées tournoyantes, éperdues, comme dans un tourbillon.

Les cheveux d'Edmée s'étaient dénoués, ils flottaient sur ses épaules et tombaient très longs presque jusqu'aux bords de sa robe, et ainsi échevelée, la figure très pâle avec le regard toujours inspiré de ses yeux noirs agrandis, elle apparaissait bien, dans le vent du soir, dans ce vent d'automne qui gémit et qui pleure, comme la victime d'amour des légendes que le souffle impur des choses a maudite et qui fuit, cherchant dans la nature décevante, la fleur bleue de son rêve de l'au-delà !

Depuis quelques jours, des tressaillements étranges passaient dans son être qui la faisaient frissonner. Des frémissements couraient sur sa chair. Elle sentait en elle comme des chocs douloureux dont elle restait épouvantée.

Ce jour-là, elle avait encore plus souffert ; elle se sentait alourdie par un poids étranger qui la courbait, qui l'attirait jusqu'à terre et par instants la douleur était si cruelle qu'elle poussait un cri.

Quand elle était sortie du jardin, la souffrance s'était apaisée, mais bientôt, comme elle entrait dans la forêt de Seillons, suivant une route du bois toute pleine de feuilles sèches qui bruissaient sous ses pas, elle ressentit de nouveau la torture de ses entrailles.

Mais elle marchait toujours, sans savoir où ; elle allait, sous l'impulsion de cette marche en avant, irrésistible, vers cet inconnu où la poussait la démence.

La nuit se faisait de plus en plus sombre, et les arbres prenaient dans l'obscurité des aspects fantastiques : quelques-uns, petits et rabougris, ressemblaient à des hommes trapus, embusqués au bord de la route ; les autres étendaient au-dessus de sa tête leurs branches dépouillées, pareilles à des bras amaigris faisant contre le ciel des gestes de désespoir et de misère.

Mais elle n'avait point peur. Elle était aussi inconsciente des ténèbres que de la lumière éclatante du soleil. Il n'y avait de vrai, de vivant et de beau que la flamme de son imagination affolée. Elle allait droit devant elle.

Pourtant, vaincue par une crise plus douloureuse, plus cruelle que les autres, elle s'affaissa et tomba à genoux.

Elle fit un effort pour se relever et pour marcher encore, mais de nouveau ses forces la trahirent ; elle sentait ses dents qui se serraient, ses tempes étaient serrées ainsi que dans un étau, un bourdonnement confus se faisait dans sa tête.

Elle s'ensanglantait les mains et les genoux en se traînant sur le chemin, faisant encore l'effort surhumain d'aller en avant.

Elle aperçut comme une raie blanche et confuse devant ses yeux : c'était la grand'route, qu'elle sentit poussiéreuse sous sa main, et très dure sous ses genoux endoloris ; puis, elle vit un peu loin sur la route, comme une boule rouge, un œil diabolique qui courait sur elle.

Elle s'anéantit avec une nouvelle impression de douleur, comme si elle allait disparaître dans le néant.

Elle ferma les yeux.

Il lui semblait que cette boule de feu roulait avec un bruit formidable sous le quel elle allait mourir ; puis, elle entendit des voix, elle perçut l'arrêt soudain d'une voiture avec deux chevaux à la croupe luisante sous le reflet des lanternes et fumante d'une fumée légère que colorait la lumière.

Tout cela dansa devant ses yeux entr'ouverts....

Alors, elle fut saisie, emportée, pressée dans un endroit très resserré avec une bousculade bourdonnante et bon enfant, et, enfin, déposée sur un lit où le bien être l'envahit et où elle eut la sensation d'une mort infiniment douce, délicieuse.

XV

LA TROUPE BERLANGER.

La voiture roulait et bientôt Edmée fut tirée de sa torpeur par des douleurs nouvelles.

Elle se reprit à gémir.

Alors la voix familière qu'elle avait vaguement entendue quand on l'avait recueillie sur la route se fit entendre tout près d'elle.

C'était une voix d'homme, grosse mais chantante un peu et affectueuse.

—Eh bien ! quoi donc ? Est-ce que ce dodo n'est pas meilleur que le milieu de la route ? Est-ce qu'on a du mal quelque part ?

L'homme tenait une lampe à la main et regarda ce visage émacié, très amaigri, très pâle avec de grands yeux noirs qui brillaient d'une flamme ardente.

—Dieu ! qu'elle est belle ainsi et qu'elle serait bien campée dans la tragédie ! murmura-t-il.

Mais Edmée, les cheveux épars autour d'elle, se tordait et son corps se soulevait comme si des coups de lanières la meurtrissaient à la ceinture.

Toute sa souffrance était dans ses entrailles, et l'homme n'eut pas de peine à deviner de quoi il s'agissait.

—Oh ! mais.... il y a du nouveau.... arrête donc ! s'écria-t-il en s'adressant au jeune homme qui, à l'avant de la voiture, tenait les rênes des deux chevaux ; arrête donc et va prévenir ta mère que nous avons besoin d'elle ici. Nous n'avons relevé qu'une personne tout à l'heure ; nous allons bientôt en avoir deux.

La voiture s'arrêta, et le jeune homme sauta à terre ; une autre voiture attelée d'un seul cheval arrivait immédiatement derrière, et comme guidée par la première dont elle suivait tous les mouvements.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda une voix de l'autre voiture, une voix de jeune fille.

—Est-ce que la mère dort ?

—Non, pourquoi ? répondit une autre voix qui était celle d'une femme apparaissant à une petite fenêtre de la maison roulante.

—Nous avons tout-à-l'heure recueilli sur la route une jeune femme qui souffrait ; elle se tord dans la voiture ; pour sûr, elle va accoucher ; viens donc !

—C'est donc pour cela que vous êtes arrêté tout à l'heure.... Attends, j'y vais.

Et la femme monta dans la première voiture, en disant au jeune homme :

—Reste ici avec ta sœur ; je n'ai pas besoin de toi là-bas.

Quand la femme fut auprès d'Edmée, elle se pencha sur elle, et tout de suite voulut lui poser des questions.

—Y a-t-il longtemps que vous souffrez, demanda-t-elle.

Mais la malade ne répondit rien.

Cette surprise douloureuse, qui l'avait arrachée à sa contemplation idéale, ne la ramenait pourtant pas à la réalité, et dans le fond de ses yeux, qu'une fièvre d'angoisse faisait suppliante, il y avait toujours l'extase, comme l'éblouissement devant le mirage, et malgré son supplice, elle paraissait attentive encore aux voix inconnues de la terre par lesquelles son âme était appelée.

—Mais c'est une folle ! dit la femme.

—Crois-tu ? demanda le mari, qui avait pris les rênes à la place de son fils.

Puis, il ajouta :

—Folle ou non, son état est le même, et si elle doit accoucher, il faudrait que nous eussions le temps d'arriver à Pont-d'Ain.

Et, d'un coup de fouet, il frappa les chevaux qui prirent une allure assez vive.

La femme essaya de faire avaler à Edmée une potion calmante ; assise auprès d'elle, elle ne la quittait pas du regard.

La forêt de Seillons était dépassée depuis longtemps ; la voiture avait traversé un petit village au bord de la route, un groupement de maisons dont les murs blancs faisaient dans la nuit une tache confuse, maisons sans bruit, sans lumière, affaissées sous un toit bas, et comme endormies.

La route se rapprochait de la voie ferrée, et les rails avaient, sous le ciel étoilé, des reflets de longs rubans d'argent.

—Nous arriverons assez tôt, dit la femme doucement, sans quitter la main d'Edmée qu'elle tenait dans la sienne.

En effet, on voyait des lumières non loin de la route maintenant ; c'étaient les feux de la gare de Pont d'Ain, à deux cents mètres de la ville.

—Hop ! allons, hop ! cria l'homme dont le fouet claqua sur la croupe des chevaux au galop.

La voiture passa devant la gare et après deux ou trois minutes, s'arrêta devant l'hôtel suivie du second véhicule.

Le garçon d'écurie, que le bruit des grelots et les claquements du fouet avaient averti apparut avec une lanterne.

—Ah ! c'est vous, monsieur Berlanger !.... Salut ! dit-il.

L'homme qu'il appelait "Monsieur Berlanger" sauta de voiture.

—Donne-moi ta lanterne. Nous dételerons Auguste et moi. Cours chercher une sage-femme, au trot !

—Une sage femme ?

—Oui, une sage-femme.... Est-ce que tu ne sais pas ce que c'est ?

—Pardi ! c'est l'accoucheuse.... c'est la mère Mirette.... je la connais bien !

—Eh bien ! vas la chercher.

—Pas possible !.... Est-ce que Mme Berlanger !....

—Veux-tu fiche ton camp et prendre ta course un peu vite, sacré clampin !

—On y va ! on y va !

On transporta la jeune femme dans une chambre de l'hôtel.

Les deux hommes rentrèrent les voitures sous la remise et mirent les chevaux à l'écurie.

Ils étaient accueillis à l'hôtel très familièrement, comme des habitués, et pendant que la patronne aidait Mme Berlanger à installer la malade, les servantes entouraient M. Auguste et le harcelaient de questions.

Mais la sage-femme arrivait, grande, sèche un peu rude, avec des lunettes et l'air pénétré de la gravité de son rôle.

Elle examina la jeune femme et dit en relevant la tête.

—Eh bien ! vous pouvez vous vanter d'arriver à temps !.... ça ne va pas traîner.

Tout de suite, on lui prépara ce qu'elle demandait ; elle donnait, d'une voix de commandement, des ordres brefs.

Le lendemain matin, Edmée de Givres accouchait d'une petite fille.

Aussitôt délivrée du douloureux fardeau dont elle portait inconsciemment la charge, elle s'endormit.

C'était une petite fille menue, avec des membres très blancs et très délicats ; et quand on pouvait entr'ouvrir ses paupières bridées et tassées, il y avait dessous comme une petite lueur indécise, une naissance de pervenche.

—Oh ! que c'est mignon ! disait la sage femme en roulant ce petit être de chair dans des langes chauds, que c'est mignon !

Et curieuse, elle tâtait, regardait.

—Mais c'est bien fait ! ajouta-t-elle.

On avait mis l'enfant dans une chambre à côté de celle où la mère dormait.

Bientôt, cette chambre fut pleine de monde.

Berlanger, sa femme, son fils, sa fille, les servantes de l'hôtel, la patronne et ses deux filles, tout ce monde regardait avec des yeux intéressés ce petit nouveau-né qui poussait de légers cris.

—Qu'allons-nous faire de cela ? demanda tout d'un coup la sage-femme.

Personne ne répondit rien ; personne n'y avait pensé.

Mme Berlanger ne quittait pas l'enfant du regard et paraissait vivement émue ; des larmes coulaient de ses yeux qu'elle ne songeait pas à essuyer.

Son mari comprit son émotion.

Il la regarda, et leurs regards se croisèrent et se dirent leurs pensées.

Mais, d'un geste, M. Berlanger montrait leur fils et leur fille : peut-être ne voudraient-ils pas, eux ?

Auguste avait saisi le geste, et, tout de suite, il dit :

—Allons donc, papa, ne vous gênez pas !.... Quoi ! nos propriétés à nous, c'est la liberté, et l'air que nous respirons.... Cette môme-là et sa mère ne nous prendront pas notre part.... N'est-ce pas, Juliette ? ajouta-t-il en s'adressant à sa sœur.

—Moi, je n'osais rien dire, répondit-elle, mais je voudrais bien que nous gardions ce mignon bébé.

—Eh bien, c'est entendu, dit Berlanger.... sois heureuse, ma femme !.... Nous les adoptons tous les deux, la mère et la fille.... Elles ont autant besoin de soutien l'une que l'autre.... Et cette enfant est miraculeusement venue à nous remplacer notre pauvre petite Colibri, qui était notre joie et notre orgueil, la tendresse de nos cheveux blanchis.... Je crois à la Providence des vieux drames, moi, et c'est peut être Colibri qu'elle nous renvoie !

Mlle Eugénie, la fille aînée de la maîtresse d'hôtel, sauta au cou du bonhomme.

—C'est bien ! s'écria-t-elle, ce que vous faites-là, monsieur Berlanger ; c'est beau ! Nous allons fêter la naissance de cette petite. Je serai sa marraine, moi, voulez-vous ? Je l'aimerai comme j'aimais Colibri, et vous verrez qu'elle sera, comme elle, aussi jolie et aussi gracieuse.

—C'est dit, allons déjeuner ! s'écria Berlanger ; une bonne action vous élargit le cœur et vous creuse l'estomac.

—Colibri, murmurait Mme Berlanger, Colibri ! répétait-elle en regardant passionnément l'enfant qu'elle avait pris dans ses bras.

Et, cherchant dans ses traits indistincts une vague ressemblance, elle ajoutait :

—Colibri, est-ce toi qui me reviens, ô ma chère petite âme envolée ?.... me rapportes-tu la consolation, la joie de vivre, et l'espérance pour demain, Colibri ?

Et elle berçait doucement, tout doucement, l'enfant dans ses bras.

La troupe Berlanger était bien connue dans tout l'Est de la France. A des périodes fixes elle passait dans les petites villes, dans les bourgs, et même dans les villages où elle donnait une série de représentations.

Son répertoire était composé de quelques mélodrames que M. Frédéric Berlanger avait agencés lui-même pour éviter des réclamations de droits d'auteurs, il avait pris dans les drames courants des morceaux ci et là qu'il avait ajoutés les uns aux autres et cousus d'une aiguille suffisamment expérimentée pour faire un arlequin, dont tous les auditeurs de villages ou de petits faubourgs étaient transportés.

Berlanger était toujours le grand premier rôle. Ses créations étaient innombrables. Il jouait les gentilhommes, les rois et les généraux de la République.

Avec sa moustache mince et brune, son œil clair, son teint un peu hâlé, sa taille souple et son alerte vivacité, Auguste Berlanger, fils du directeur, représentait, sous un feutre à larges bords avec une plume d'aigle, les brigands romanesques aimés des belles, et les hommes du monde.

Juliette était tour à tour l'ingénue, la soubrette ou la grande coquette.

Mme Berlanger, elle, n'apparaissait que dans des rôles émouvants ; invariablement, à dix heures du soir, elle venait à la fin et là réclamait avec de grands cris désolés, qui faisaient sortir les mouchoirs de toutes les poches des dames sensibles.

Cela ne faisait que quatre acteurs, un nombre bien insuffisant ; mais M. Berlanger avait l'habitude de s'adjoindre, pour ses soirées, dans chaque pays où il donnait des représentations, des jeunes gens de l'endroit à qui il serinait les répliques de leurs bouts de rôle, et qui, tout farauds de monter sur les planches, débitaient leur affaire aussi gauchement que possible, en souriant à leurs connaissances.

C'est que les Berlanger n'étaient pas des saltimbanques vulgaires, des bohémiens à la marmite infernale qui, avec leurs cheveux crépus et leurs yeux striés de rouge, épouvantaient les enfants et jettent des "sorts" aux vaches ; c'étaient des gens tout à fait "comme il faut", que tout le monde dans la région connaissait depuis un temps immémorial, et qui donnaient des représentations honnêtes pour distraire les braves gens.

Dans les villages où il n'y avait pas d'hôtel, ils logeaient chez les habitants, et ils avaient toujours leur place à la veillée, avec le vin blanc et les marrons.

C'étaient des amis, de braves gens qui vivaient avec les mêmes mœurs que tout le monde, et de qui l'on ne pouvait dire que du bien.

Quand on les voyait arriver, on les accueillait avec des transports de joie, et quand ils partaient, c'était avec tristesse qu'on voyait disparaître à l'horizon leur deux petites maisonnettes montées sur quatre roues, peintes en vert, avec des fenêtres et des volets blancs.

Dans tous les pays où ils passaient, les gens de leur âge avaient vu grandir leurs enfants ; on avait des souvenirs communs et des histoires qu'on se racontait.

En somme, ils donnaient une représentation tous les soirs avec la certitude d'avoir du monde, et ils faisaient suffisamment bien leurs petites affaires.

Frédéric Berlanger était un "cabot" de la vieille école, avec de grands gestes, des grimaces de masque antique et un cœur d'or.

Il parlait avec orgueil des rôles qu'il avait tenus au Théâtre de Montmartre, et à celui des Gobelins.

—Ah ! je suis venu trop tard, disait-il ;—le boulevard du Crime est fini et les temps héroïques sont passés !

Il sentait dans sa poitrine le souffle des grands drames ! Mais allez jouer cela, maintenant, pour qu'on vous ricane au nez et qu'on vous appelle "vieux pompier" ! Frédérick Lemaître, avait eu de la chance de naître juste à son époque ; aujourd'hui, il ne gagnerait seulement pas par soirée de quoi se payer un saladier de vin à la française dans un cabaret de Montrouge !

Témoin lui-même, Frédéric Berlanger, qui ne le cédait à aucun des acteurs célèbres du temps passé, et qui était obligé de courir les bourgades, les villages et les champs et d'ébahir les villageois avec des phrases d'Antony et le chapeau de Buridan !

Berlanger aimait à se poser dans ses attitudes, à laisser sur ses lèvres le pli des déclamations farouches ; il se drapait assez volontiers.

Il était haut, fort en couleur, tout rasé avec des cheveux gris, et il portait robustement sur ses larges épaules ses cinquante cinq ans sonnées.

Sa mémoire était meublée d'une quantité prodigieuse de lecture, et ses citations arrivaient naturellement comme le dévidage d'une petite mécanique sans fin.

Il s'était marié à Paris, au temps où il jouait dans *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, au Théâtre des Gobelins.

Il avait rencontré dans le quartier une jeune maîtresse de piano, très douce, et assez jolie, qui s'était fort éprise de son grand air.

Tous deux s'aimèrent passionnément, mais comme le vieux drame se mourait même sur les scènes des boulevards extérieurs, et que les cachets de pianos n'étaient pas fructueux, ils cherchèrent autre chose.

Justement, Berlanger fit un petit héritage inattendu ; il imagina de s'établir en camp volant, de se faire connaître et aimer dans un coin de province où il promènerait un répertoire : ce serait modeste de gloire et de rapport, mais cela valait infiniment mieux que la misère à Paris.

Ils avaient ainsi commencé et l'événement leur donna raison.

Ils vécurent une vie tranquille ayant toujours autour d'eux des visages sympathiques et connus.

Ils eurent d'abord deux enfants, un garçon et une fille : puis longtemps après une nouvelle petite fille qui fut l'enfant de leur vieillesse, la Benjamine chérie, et qu'à cause de sa grâce légère et de son gazouillement ils avaient appelé "Colibri".

Et Colibri était une petite merveille sur la scène à côté d'eux.

Elle était si menue dans son maillot pailleté, si frêle, si vive qu'elle apparaissait à la lumière comme une mouche d'or.

On l'applaudissait, on lui criait : "Bravo, Colibri !"

Tout le monde l'adorait, cette enfant là, et le père et la mère, le frère et la sœur, la caressaient, la cajolaient avec des larmes de joie dans les yeux !

Cette pauvre petite mourut en quelques heures, au milieu d'atroces souffrances, étranglée par le croup abominable.

Partout où les Berlanger passaient, quand on apprenait ce malheur, qui était arrivé dans un village des Dombes, on se pressait autour d'eux pour les plaindre, pour s'apitoyer sur cette mort terrible, et c'était ainsi leur douleur toujours renouvelée.

Il y avait un peu plus d'un an que Colibri était morte quand Frédéric Berlanger recueillit Edmée de Givres sur la route de Bourg à Pont-d'Ain.

On déclara, à la mairie de cette dernière ville, l'enfant née de père et mère inconnus et le maire, qui connaissait le vieux directeur, lui dit :

—Vous êtes un brave homme, Berlanger, et ce que vous faites est bien ; je vais signaler à qui de droit votre action et cette naissance, et si la mère et l'enfant sont réclamés, je saurai vous avertir et dire en même temps avec quelle bonté dévouée vous avez agi.

La nouvelle s'était répandue très rapidement dans toute la petite ville et avait excité une curiosité passionnée.

Des jeunes gens et des jeunes filles s'étaient concertés pour organiser à leurs frais le baptême de l'enfant, en faire une vraie fête.

Mlle Eugénie devait être la marraine, comme on sait, et le fils aîné du chef de gare s'offrit pour être parrain ; leurs amis et leurs amies les accompagneraient, et il était entendu que chacun donnerait un souvenir pour la baptisée.

La maîtresse d'hôtel offrait le dîner du baptême, auquel assisterait naturellement toute la famille Berlanger.

Et Berlanger, qui ne voulait pas être en retard de générosité, annonça qu'en l'honneur de Colibri la représentation serait gratuite le soir.

C'était parfait.

—Comment voulez-vous nommer l'enfant ? demanda le curé.

—Colibri, dit Berlanger.

—Colibri !.... mais ce n'est pas un nom de personne, Colibri, c'est un nom d'oiseau.

—Ce sera, en effet, un oiseau, répondit Berlanger.

—Mais il me faut un autre nom que celui-là, à moi.... cherchez....

—Eh bien ! nous l'appellerons du nom de la première femme, nous la nommerons Eve, déclara la marraine.

—Le nom importe peu ! ajouta le parrain, on ne la connaîtra que sous le nom de Colibri.

—Va pour Eve ! dit le curé.

Et les cloches de l'église sonnèrent allègrement, joyeuses, dans l'air vibrant d'une belle journée de soleil, le baptême de l'enfant trouvée.

Au retour de l'église, on porta Colibri dans la chambre de sa mère.

Edmée était éveillée.

Elle regarda d'un œil vague l'enfant qu'on lui montrait sans qu'un signe prouvât qu'un peu de raison lui était venue ; elle restait inconsciente.

On lui avait apporté des fleurs ; elles les avait machinalement mises dans ses cheveux.

Elle continuait à chanter quelques chose de vague, de mélancolique, de si doucement triste que le cœur en était saisi, et de ce geste vague qui chasse les ombres des cyprès, elle promenait sur son front pâli ses doigts amaigris et tremblants, blanche comme Ophélie apparaissant à la lumière de la rampe, avec des feuilles de romarin dans ses cheveux dénoués.

A table le dîner, chassa bientôt cette émotion, et le dessert se passa très gaiement, avec des toasts et des chansons.

La représentation gratuite fut donnée le soir dans une large grange aménagée pour cela.

La Fanfare du pays prêta son concours et se rangea tout près de la scène, comme un orchestre.

Les Berlanger avaient le diable-au-corps, une verve à mourir de rire.

Ils jouèrent un vaudeville à quatre personnages dont, dans la salle, on riait aux larmes.

Puis quelqu'un cria : "Colibri !"

Et tout le monde reprit en chœur : "Colibri !"

—Vas la chercher, fit Berlanger à sa fille Juliette qui disparut, et revint bientôt avec l'enfant enveloppée dans des linges blancs et coiffée d'un bonnet qu'un tuyautage démesuré faisait ressembler à un bonnet de petite vieille ; la figure paraissait là-dessous comme une pomme ronde.

Berlanger reçut l'enfant des mains de sa fille.

Il était très allumé et sous l'influence du vin, le bon cabot sentit s'éveiller en lui sa fantaisie d'autrefois, au temps des soirées à Montparnasse et à Belleville.

Il prit une pose pour montrer l'enfant : il la présentait au bout de ses bras, se dressant, renversant son torse, avec un regard d'aigle sondant l'avenir en l'attitude d'un chambellan magnifique présentant, au balcon royal, l'enfant réservé pour le trône.

A la lueur jaune des lampes, des quinquets qui fumaient comme des torches, le petit être eut un éblouissement sur ses yeux clignotants, et ses petites mains grasses s'agitèrent pour se rejoindre.

—Amoureuse déjà de la rampe et des bravos ! s'écria Berlanger sur un ton prophétique ; la vocation de l'art lui est venue avec le souffle de la vie. Comme le poète latin qui saluait son berceau un nom réservé pour la gloire prestigieuse, je te salue, moi aussi, grande artiste. Tu seras Colibri ! Lyrique ou comédienne, Rachel ou la Malibran, Adelina Patti ou Sarah Bernhardt, les triomphes t'attendent et, sous tous les climats, des fleurs vont pousser pour faire à tes pieds mignons des tapis plus somptueux que les tapis des Reines ! Tu seras Colibri ! Allons, l'orchestre ! en avant, la musique.

C'est ainsi que fut saluée la venue au monde de l'enfant d'amour de Paul et d'Edmée.

Et la musique jouait bruyamment, et les spectateurs accompagnaient avec des rires et des chansons.

Ces bonnes gens simples, qui avaient fait preuve d'humanité et de bon cœur, ne soupçonnaient guère les passions intenses qui devaient un jour s'agiter autour de cette enfant grandie ; ils ne pensaient guère que les tragédies pour lesquelles elle était faite se joueraient dans la vie et non pas sur la scène.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIEME PARTIE.

VINGT ANS PLUS TARD.

I

LE THÉATRE.

Le Théâtre des Revues-Dramatiques tenait un grand succès. Tous les soirs, c'était, dès l'ouverture des bureaux, comme un air de fête sous la marquise vitrée et tout le long du trottoir. Le boulevard de Strasbourg était à la hauteur de cette façade, littéralement encombré.

Les équipages se succédaient et stoppaient en une longue file qui se perdait au loin vers la gare de l'Est.

Un disque de lumière électrique, de cette fantastique lumière polaire, éclairait dans un large rayon le quartier émerveillé de ce bruit, de ce mouvement, de ce luxe, de cette fantaisie.

Des affiches de couleur éclatante se détachaient du mur et saisissaient les yeux.

C'était un titre immense avec les mots :

ÉNORME SUCCÈS

flamboyant et semblant crier, comme dans un porte-voix sonore, et faire retentir au loin le boniment intarissable.

Puis, une tête de femme, de jeune fille, d'enfant presque, à la figure d'ange éveillé, était enlevée sur le dur papier d'affiche avec une crânerie qui était une vraie révélation d'art nouveau : c'était l'image de l'artiste en vedette dans la pièce qui faisait fureur.

Son nom était un nom d'oiseau qui, depuis quelques jours, s'était posé sur toutes les lèvres parisiennes : "Colibri,"—une merveille !

Les journaux l'avaient saluée d'une façon enthousiaste.

—"Que béni soit celui qui fait ainsi naître des fleurs éclatantes dans le jardin de nos rêves, de nos distractions, de nos plaisirs !" s'était écrié d'une façon inattendue un des maîtres de la critique.

La pièce qu'on donnait aux Revues Dramatiques était la mise en action d'un conte de fées, adapté aux mœurs, aux habitudes, aux "trucs" modernes.

Cela ne sortait pas, en soi, du moule banal des vaudevilles et des opérettes courantes mais l'apparition de Colibri sur la scène, que les directeurs avaient eu le soin de faire annoncer par les mille et mille voix de la presse, avait fait sensation vraiment.

C'était un charme, cette enfant, elle était exquise !

Et tout en elle, son geste, sa voix, son regard, sa tenue, sa beauté, avaient une originalité savoureuse qui commandait l'émotion.

Les journaux parlaient d'elle, on voulait savoir qui elle était, d'où elle venait, et l'imagination des chroniqueurs et des reporters avait inventé les plus extraordinaires légendes.

Colibri était à cette heure la passion de Paris.

La feuille de location était remplie pour plusieurs jours ; le directeur triomphait, le secrétaire-général ne savait à qui répondre, la caisse s'arrondissait et, tous les soirs, les applaudissements, les acclamations même emplissaient le théâtre.

Une semaine s'était écoulée, et ce soir-là la salle était garnie et brillante comme à la première représentation.

Les messieurs, à l'orchestre, debout, braquaient sur les balcons et les loges des regards curieux. On se montrait, discrètement, les personnes connues. On détaillait les toilettes, on échangeait d'un geste de tête et du bout des doigts des salutations familières. On souriait à un mot, à une anecdote.

Dans une loge d'avant scène une femme d'une prestance superbe se montrait, le buste presque en avant, toute souriante, répondait, avec beaucoup de grâce aux manifestations empressées qui, de l'orchestre et des loges, s'adressaient à elle.

C'était une blonde un peu opulente, une d'une chair si éblouissante que sa seule apparition faisait naître, invinciblement, un frémissement d'admiration.

Elle portait ce soir-là une toilette somptueuse. Le corsage se moulait sans plis aux rondeurs formées des seins. Entre la chair et l'étoffe était posé un bouquet aux tons éclatants. Des fleurs aussi dans les cheveux, relevés en torsades épaisses.

—Très en beauté, ce soir, la Lorelly ! dit un journaliste, debout dans une travée de l'orchestre, à un confrère.

—Comme toujours ! Elle a fait un pacte avec le je ne sais, celle-là. Elle est plus forte que Diane de Poitiers et Ninon de Lenclos.

Presque imprudemment, le journaliste la tenait au bout de sa lorgnette. Elle n'en paraissait ni froissée, ni gênée. Elle se complaisait, très à l'aise et très heureuse, dans ce sentiment qu'elle avait de l'admiration inspirée,—admiration un peu chaude, faite de désir et de la joie de ses yeux.

—Qui l'accompagne ?

—Toujours avec la raideur d'un garde du corps, mais docile comme un page, c'est M de Saimine, parbleu !

En effet, un peu en arrière de la Lorelly dans l'ombre de la loge, on voyait la haute silhouette d'un homme.

De temps en temps, la Lorelly inclinait légèrement la tête vers lui et échangeait quelques mots.

L'homme alors s'avançait un peu, ployant son plastron éclatant de blancheur.

La conversation entre les deux journalistes continuait.

—Qui est-ce qu'il est, ce de Saimine ?

—Un rastaquouère d'un peu mieux ou d'un peu pire.

—Est-ce un couple d'aventuriers ?

—Peut être.... Au fond, je le crois, car chez eux, tout ne va pas toujours comme sur des roulettes.... Il y a des prises de bec un peu sérieuses, et puis tout d'un coup, sur un signe, sur un geste, sur un mot murmuré très bas, tout s'apaise.... On pourrait croire à la subite évocation d'un spectre.... Il doit y avoir entre cette femme et cet homme le nœud gordien de la complicité.

Toujours la Lorelly saluait et souriait, tandis qu'effacé, son compagnon restait dans l'ombre, à l'écart.

Cependant, le brouhaha des entrées, des bruits de fauteuils et des installations allait diminuant ; chacun avait pris sa place et attendait.

Une minute de silence complet se fit, deux coups secs retentirent, puis trois coups espacés, et le rideau se leva lentement.

Colibri était en scène.

C'était dans un décor d'hôtel de grand Cercle. La jeune femme entrait là comme un oiseau perdu. Les huissiers guindés, avec des chaînes qui bruissaient ainsi que des harnachements, se gaussaient d'elle avec le bas esprit de la valetaille qui prend sa revanche.

Mais le président du Cercle, un homme de beau nom et de grand chic, trouvait spirituel d'adopter cette enfant qui avait du ravissement dans les yeux.

Justement, on donnait une fête dans ce Cercle-là, et une chanteuse venait, au dernier moment, de se faire excuser.

—Sais-tu chanter ? demandait l'homme du monde à l'enfant perdu que le hasard lui envoyait comme une phalène par la fenêtre ouverte.

—Je chante la romance de mon pays, une chanson de la troupe des Bohémiens, dans laquelles les étincelles d'or volent de l'enclume et s'éparpillent dans l'air bien comme des fées naissantes.

Et Colibri chantait.

Alors, le président du Cercle, ravi, la présentait à la fête, et tous les bras se tendaient vers elle pour la porter en triomphe.

Il en était ainsi des spectateurs qui se levaient pour applaudir.

On eût dit une salle italienne, exubérante et prompte aux manifestations vives.

Les emballés se tenaient tout droit et se meurtrissaient les mains en criant : "Bravo !"

Elle était vraiment ensorcelante, cette enfant naïve, et c'était précisément sa naïveté qui était son plus grand charme. On aurait voulu la prendre dans ses bras, la manger de caresses en l'admirant éperdûment. Il n'y avait dans sa personne et dans son jeu, pas l'ombre d'un cabotinage. Elle se présentait naturellement avec sa jeunesse, toute sa fraîcheur, de parfum et de poésie.

Elle avait trouvé une façon de dire, et chanter qui était avenante comme un sourire de jeune être, caressante comme un geste tendre de femme. Et rien dans son allure n'était étudié. C'était une Greuze par l'attitude, un Raphaël par le regard, et sa voix un peu enfantine avait la résonnance claire et vibrante du cristal pur.

—Eh bien ! vous savez, disait un spirituel "soireux," cela me repose, d'applaudir cette petite merveille. Je ne pense pas à la question des sexes. Il me semble que je suis dans la campagne verte et fraîche, et qu'un peu de l'air pur qui passe sur les aubépines blanches me vient purifier les narines. Ma parole d'honneur ! Colibri me démontre l'existence de l'âme !......

En effet, Colibri était une exception, et son succès ne devait rien à l'exhibition de la femme. On sentait qu'il y avait en elle une honnêteté qui n'était pas de commande, une pureté qui n'était pas un jeu. C'était une enfant candide qui éloignait d'elle le mot brutal et le geste libre.

Et, pourtant, les habitués qu'on trouve toujours dans les coulisses des petits théâtres, et au premier rang des fauteuils d'orchestre les soirs de ballets, s'acharnaient à la lorgner.

Dès que le rideau s'était levé et que Colibri avait paru, M. de Saimine était sorti de l'ombre dans laquelle il se tenait, derrière la Lorelly, et son attention ardente avait enveloppé la jeune artiste.

Le rideau se baissait au premier acte dans une tempête de bravos.

Colibri, rappelée, saluait, très modeste, avec une grâce infiniment gentille.

Et M. de Saimine, debout, penché hors de la loge, applaudissait sans mesure de ses deux mains vigoureuses, de ses deux mains brunes dont le hâle coloré ressortait sous l'éclatante blancheur des manchettes fermées d'un bouton d'or.

Il avait comme un flux de sang qui lui avait chauffé et empourpré les joues.

La Lorelly le regardait, silencieuse, et un sourire étrange errait sur ses lèvres.

On entendait déjà les bruits de l'entr'acte, l'échange rapide des impressions à mots pressés, que M. de Saimine restait encore debout, les mains tendues, comme si son imagination le transportait derrière ce rideau baissé et que pour lui la scène n'eut pas pris fin.

—Je ne vous croyais pas capable d'un pareil emballement, lui dit la Lorelly d'une voix ironique.... Oh ! cette petite Colibri peut se vanter de vous avoir frappé au bon endroit, vous !

Rappelé subitement à la réalité par le son de cette voix, M. de Saimine fit un effort pour se dominer et reprit sa place sur son siège, dans le fond de la loge.

Mais la Lorelly ne le quittait pas du regard et très curieusement regardait encore, visibles sur son visage, les marques du trouble violent qu'il avait ressenti.

—Moi !......dit-il.... Vous vous trompez, ma chère amie.... J'éprouve à l'égard de cette jeune artiste des sentiments d'admiration, et comme tout le monde je les manifeste.... voilà tout !

—Vraiment !.... et quelles sont donc ces qualités d'artiste qui ont été si fortes pour faire de vous, permettez-moi de vous le dire, un homme si nouveau que je ne le connaissais pas.... moi qui, pourtant, vous connais depuis si longtemps ?

—Mais vous le savez comme moi, vous en avez été juge et vous les avez entendu vanter : c'est la fraîcheur, le naturel ; c'est la candeur !

Rapidement, la Lorelly porta à ses lèvres un mouchoir très petit, parfumé, et qui était un chef-d'œuvre de broderie ; elle l'appuya sur sa bouche d'un geste nerveux, comme pour étouffer une envie de rire.

—Vous êtes trop drôle, mon cher ! s'écria-t-elle.... Je vous en prie, épargnez-moi, car vous me feriez rire d'une façon inconvenante !

—Qu'ai-je pu dire qui soit si particulièrement risible ?

—Mais, mon cher, vous êtes sensible à ces qualités que vous venez d'énumérer, et que vous ne connaissez que par ouï-dire, comme le cheval que vous montez au Bois le matin est sensible à la beauté d'un tableau du Musée du Louvre !.... Allons donc ! c'est la fraîcheur du corps de cette jeune fille qui vous attire !.... Dites le franchement.... Elle apportera quelque chose de nouveau et de savoureux à vos sens blasés, vous éprouverez une âpre et cruelle joie à mettre dans la clarté limpide de son regard le trouble de vos dépravations, à faire tomber des mots infâmes de ses lèvres innocentes, avec cette voix qui est véritablement d'un charme infini.... Je vous connais bien, moi !.... Et, d'ailleurs, tout le monde vous a deviné !

—Tout le monde ! murmura d'une voix sourde M. de Saimine, que les paroles de la Lorelly avaient irrité et qui maintenant la regardait d'un œil sombre et courroucé.... Tout le monde !.... Qui vous l'a dit ?

—Mais tout simplement mon journal, la chronique galante des feuilles mondaines.... Au fait, je peux bien vous le déclarer, et je le dois même.... Vous vous engagez dans une voie où vous serez ridicule au début, et peut-être criminel à la fin !

M. de Saimine s'approcha d'elle, tout près.

Elle le regarda et comprit son regard.

Le visage épanoui de la femme heureuse s'assombrit, et un frisson la fit brusquement tressaillir.

M. de Saimine montrait ses dents serrées dans un sourire silencieux et railleur.

—Criminel !.... dit-il, d'une voix dont l'intonation particulière était toute une signification.... Criminel !.... C'est étonnant comme vous oubliez parfois qui vous êtes !

—Taisez vous ! répondit la Lorelly, en le regardant bien en face cette fois, et presque alarmée.

—Puis, continua M. de Saimine, quand je le désirerais, quand je le voudrais.... eh bien ! après !

—Après ?.... répliqua la Lorelly en reprenant son calme.... Mais je n'ai pas l'intention de me jeter entre elle et vous.... Continuez à lui envoyer des fleurs qu'elle donne à son habilleuse, et des bijoux dont elle refuse même d'ouvrir l'écrin ; c'est votre affaire et non la mienne.

—Encore une fois, qui vous a dit cela ?

Et la voix de Saimine, presque haute, était impérieuse.

—Un journal du boulevard en parlait hier d'une façon si transparente que personne ne s'y est trompé.

Cette conversation semblait émouvoir violemment M. de Saimine ; il se mordait les lèvres, et d'une main fébrile, il tordait sa moustache.

—Eh bien ! oui ! déclara-t-il soudainement, je l'aime et je la veux...., et je ferai tout pour l'avoir !

—Mais vous êtes libre, mon cher.... n'êtes-vous pas libre, dites ?

—Oh ! vous appuyez sur ce mot, vous parlez de ma liberté, parce que vous voudriez la vôtre !.... Je le sais depuis longtemps : ma présence vous pèse.... Cependant, je resterai, car je sais liés à moi.... Vous le savez comme vous êtes liée à moi.... Rien ne peut nous séparer que la mort....

—Oui, nous sommes liés, dit la Lorelly en regardant devant elle, dans la salle où l'entracte allait finir et comme se parlant à elle-même, oui, nous sommes liés et c'est bien ma damnation en ce monde !.... Il faut que je vive à vos côtés et que je vous fasse vivre, car, si vous vous êtes affublé d'une particule et d'un faux nom, si vous pouvez faire figure dans le monde de vos mœurs et de vos vices, c'est grâce à qui ?...... Ma fortune y a passé, et successivement la fortune de mes amants, dont les premiers ont été amenés par vous.... Oh ! si je pouvais me délivrer du joug abhorré sous lequel il faut que je plie !

—Tu ne t'en délivreras pas, dit de Saimine presque penché sur son épaule, plus sombre et plus cruel, tu ne t'en délivreras jamais, parce que toujours je serai là pour te dire : "Souviens-toi que...."

—Silence ! cria une voix des galeries d'en haut ; des "chuts" accentués couraient dans la salle pour faire cesser les conversations, les bruits des portes, des fauteuils.

Le rideau montait lentement.

C'était le dernier acte : le triomphe de Colibri, qui retournait au pays des fées, après avoir semé le bonheur partout.

Les acclamations allaient en croissant toujours, et la représentation finissait en une apothéose pour la jeune actrice.

Alors, ce fut le brouhaha indescriptible de la sortie ; à travers les couloirs étroits, les spectateurs s'écoulaient lentement.

La Lorelly jeta sur ses épaules une sortie de bal.

M. de Saimine l'accompagna.

Ils n'avaient plus rien dit l'un et l'autre depuis leur conversation de l'entr'acte, conversation violente, avec des sous-entendus terribles et pleins de haine.

M. de Saimine monta en voiture à côté de sa maîtresse, et les chevaux partirent rapidement vers la rue de Prony, où se trouvait l'hôtel habité par la Lorelly.

II

LE TRIOMPHE DE COLIBRI

Quand après la représentation, après avoir été obligée de venir par quatre fois saluer le public qui l'acclamait avec enthousiasme, Colibri rentra dans sa loge, elle la trouva encombrée de bouquets, de fleurs de toutes les natures, de toutes les couleurs, de tous les parfums.

Dans leurs loges, voisines de la sienne, ses camarades qui se déshabillaient pour prendre leur costume de ville continuaient les applaudissements du public.

La gloire de Colibri, qui avait éclaté spontanément, avait cela de particulier qu'elle n'avait point fait de jaloux.

C'est que Colibri ne prenait pas une place dans un genre créé ; elle ne devançait personne sur une route frayée, ouverte à tous ; elle s'était mise à part, incarnant un type original, donnant son nom à une personnalité nouvelle, éclairée des feux de la rampe.

C'était dans le ciel théâtral une étoile qui ne recevait sa lueur d'aucun astre et qui brillait de son doux rayonnement à elle.

Là, encore, dans ce milieu de potins, de cancans, si prompt aux générosités comme aux calomnies, son charme opérait.

On l'aimait.

Sur un petit guéridon, dans un coin de sa loge, on avait mis des lettres.

Mais Colibri ne les voyait pas : elle ne regardait que les fleurs.

Toute sa loge était embaumée des parfums les plus divers et resplendissante des couleurs des roses, des bluets, des orchidées, des camélias et des grands lys d'or.

C'était véritablement une chapelle faite pour la grâce, la beauté, l'amour charmé.

Devant toutes ces fleurs, Colibri souriait, mais quand son pur regard tomba sur le guéridon où les lettres étaient posées, son sourire disparut, une ombre légère passa comme un voile sur sa lumineuse figure.

Elle eut même un geste impatient d'enfant irrité, et sa petite main nerveuse allait saisir ces billets importuns pour les mutiler, pour les détruire, pour se venger d'eux, parce que seuls ils étaient cause d'une inquiétude dans l'harmonie de sa joie.

—Allons, allons ! ne te fâche pas et laisse rire tes jolis yeux, dit soudain une voix grasse et joyeuse.

C'était le directeur des Revues-Dramatiques qui apparaissait à la porte de la loge, rouge et tout vibrant encore de l'émotion que lui causaient ces applaudissements qui étaient la garantie de recettes toujours grossissantes.

—Ne t'irrite pas, reprit-il ; c'est le métier qui veut ça.... Eh bien ! il ne manquerait plus que ça qu'un visage pareil ne fît pas des admirateurs !.... Seulement, ils en seront pour leurs frais, pour leur pose, pour leurs vers, pour leurs bouquets et pour leurs folies, parce que ma petite Colibri est sage et ne sera jamais une....

Le directeur, emballé, allait dire un mot leste, mais il s'arrêta net sur un regard d'une vieille dame, très empressée, qui aidait Colibri à retirer de ses cheveux les fleurs étranges de son rôle féerique.

—Ah ! pardon, madame Berlanger ! j'allais m'oublier encore.... Un bijou pareil est si rare dans nos coulisses qu'il faut le temps de s'y habituer...... Ah ! par exemple, Colibri, a fait un miracle. On se croirait maintenant au Sacré-Cœur, tant ils sont devenus tout spontanément attentifs et réservés ! Jusqu'à la grande Aline, cette échappée des bals du Moulin de la Galette, qui ne mérite plus aucune amende et qui a des timidités de pensionnaire...... Allons ! je vous attends au foyer, où j'ai organisé un petit buffet pour clôturer cette première semaine, qui est la consécration de notre succès et l'annonce d'une brillante période.... Un petit gâteau Colibri, un doigt de champagne, et la bonne amitié des camarades !.... Vous êtes des nôtres, n'est-pas maman Berlanger ?

Mme Berlanger, tout en consultant Colibri du regard, répondit :

—On nous attend à la maison où nous allons fêter aussi dans l'intimité la réussite de notre enfant, monsieur le directeur, et si nous tardons un peu, ils seront bien impatients !....

—Laissez donc !.... C'est une affaire de quelque minutes.... Tout notre personnel est enchanté.... Une coupe de champagne leur fera tant plaisir.... Voyons, ce sera pour vous un apéritif.

—Eh bien ! oui, s'écria Colibri, ils sont tous si gentils pour moi !....

Et, se tournant vers Mme Berlanger, avec un sourire :

—Nous nous dépêcherons, va, bonne maman !

Le directeur se retira, pendant que Mme Berlanger se préparait à déshabiller Colibri et à lui donner ses vêtements de ville.

C'était Mme Berlanger qui accompagnait toujours la jeune fille. Les premiers soirs elle restait assise dans un coin, violemment émue, très pâle, le cœur comme suspendu, puis, les applaudissements toujours répétés lui avaient donné confiance. Et, maintenant, elle était bien heureuse, et de ses yeux où l'émotion mettait une larme de joie, elle enveloppait l'enfant d'un regard triomphant presque extasié.

—Tu comprends, disait-elle à Colibri, qu'ils regardent l'heure là bas !.... Nos amies sont arrivées, le père a monté toutes ses bouteilles, Juliette a goûté ses sauces, Auguste arrange la table.... Ne les vois-tu pas d'ici ?.... Il me semble qu'ils s'arrêtent tous, l'oreille tendue comme au bruit de nos pas dans l'escalier.

—Oh ! oui ! j'y pense comme toi !.... Mais, je ne peux pourtant me dispenser d'aller un moment avec mes camarades, puisque c'est pour moi que le directeur leur a réservé cette surprise !

—C'est vrai, petite...... tu as raison.

Et, tout-à-coup, la voix du directeur retentit de nouveau, partant du foyer et résonnant dans les couloirs déserts.

—Nous n'attendons plus que vous, Colibri !

Les camarades de la jeune artiste étaient tous là dans le foyer illuminé.

Le directeur, en habit, faisait les honneurs de son buffet, très gai, très familier, presque fraternel.

Harrett, le bon comique, était près de lui,—Harrett populaire et aimé, avec de petits yeux bridés comme un fantoche japonais, un ventre bedonnant, rondelet, une face bizarre, très grosse, très large, rouge, un air ahuri ;—il n'avait qu'à se montrer, qu'à paraître, le joyeux Harrett, pour qu'à tous les étages du théâtre les rires partent comme des fusées !

Magloire Piston, dit Paulien, solennel et ganache, heureux et endormi, bénisseur et bien bon homme.

Edouard Borel, le jeune premier, un pimpant freluquet, très avenant, et s'essayant auprès de Colibri à une cour fort discrète d'ailleurs.

Et l'inimitable Malijat, réservé aux rôles de Jocrisse, et dont la voix, avec des intonations étranges, commençait une phrase dans un gloussement et la terminait dans une sorte de la-i-tou ;—Beronche, d'un comique grave, qui ne riait jamais et qui n'avait qu'à paraître pour qu'on s'esclaffât ;—Sylvin, qui représentait gouailleur et un peu débraillé, les types populaires.

Le valet de comédie, Donec, efflanqué et suffisamment doué en apparence d'effronterie niaise.

Voilà pour le côté des hommes.

Maintenant, du côté des femmes :

Rose Dejuin, un beau brin de fille, qu'on appelait ailleurs qu'au théâtre Rose Diamant, tellement elle était riche en parures—qu'elle ne devait point, du reste, à son talent.

Lucie Midly, une espèce de petite minette chiffonnée, au nez en l'air, à l'allure de gamin, avec des fantaisies impayables et une interprétation de grimaces parisiennes qui lui avaient fait un succès à part.

Cette grande Aline, dont avait parlé le directeur, très grande, en effet, avec quelque chose de trivial sur les lèvres et dans le coin des yeux.

Rose Monseon, dont le portrait faisait fureur chez les marchands de photographies du passage Jouffroy, du Boulevard des Italiens et de la rue de Rivoli, jolie comme tout, blonde comme les blés, et dont les dents étaient si blanches sous les lèvres écarlates qu'on aurait dit des perles au milieu d'une pivoine épanouie.

Marguerite Vignon, une brune superbe, de haute taille, un peu mûre déjà, bonne enfant, dont l'entrain était célèbre et qui, d'une voix forte, avec un gros rire sonore, savait détailler le couplet et l'appuyer de gestes osés.

Lucie Pontois, à qui le théâtre ne servait que de tremplin, qui y exhibait des toilettes fastueuses et qu'on disait être, à ce moment, la maîtresse d'un prince étranger.

Et des utilités, des comparses.

Quand Colibri vint, ils la reçurent avec des applaudissements, et Rose Dejuin, au nom de ses camarades, lui présenta un bouquet, un vrai bouquet d'artiste ; elle y ajouta quelques mots sans façon et bien gentils.

Alors, le plus naturellement du monde, avec une aisance de sœur, Colibri l'embrassa.

Edouard Borel lui dit quelques fadeurs en tortillant le bout de sa moustache élégante, mais, pour ces sortes de choses, Colibri était déconcertante.

Harrett lui souriait.

Seul, Paulien, parce que dans le temps